

Jean-Loup Trassard

Nuisibles

À peine des pas, entendus après leur retour, lequel se fit au sombre du matin. Parfois on écrase bois morts et broussaille, on ne prend aucune précaution, ils mesurent cela un moment, puis c'est passé. Mais le piétinement atténué qui tourne, ici, là, de plusieurs peut-être, et ne s'éloigne pas, les met encore aux aguets. Bruit de serpe qui tranche la broussaille, les tiges grognent sur le coupant, les racines vibrent. Chaque entrée secrète va paraître. On y frappe, ah ils y sont déjà ! Lourd bruit mat. Ainsi perçoivent-ils, sans doute, celui d'une grosse pierre jetée dans la terre molle. Ils savent maintenant l'attaque, n'oublient pas, dans leur sang, combien de mères ont dû sacrifier un de leurs petits pour tenter de sauver les autres.

Même pas jour qu'il était, dans le taillis encore moins. Ne faites pas tomber les outils a dit le garde. A fallu se baisser, tous les dos sur la pente, pour lâcher pioches, pelles, fourche, serpe, sermiaud. Un cliquetis tout de même, doucement doucement disait la main. Je me doute que de l'intérieur ça s'entend malgré le crépuscule humide, moitié brumeux, qui étouffe. Lui, enfin le propriétaire, s'occupait de ses chiens, les attachait un à un dans le fond, avec muselière, pas qu'ils gueulent. Encore il a pris soin de regarder d'où venait l'air, que ça ne mène pas l'odeur de chiens jusqu'au dedans. À la serpe, Marcel coupe ras les ronces autour des creux. Amenez des pierres qu'a dit le garde. Dès que les cinq portes sont bloquées, les voilà lui et le garde, agenouillés devant l'entrée principale.

Certains, oui, en ont réchappé, mais l'expérience, chez eux, ne se dit pas. Simplement ceux-là croient savoir comment procéder. Dans les galeries, du courant d'air amène, le soir, à la fraîcheur, le parfum du temps dehors, ils décident alors, de sortir ou de se rendormir. En ce moment l'air apporte l'odeur. Pas odeur du gibier, de nourriture, celle désagréable de l'espèce rencontrée sur un chemin tandis que la forme dressée frotte bruyamment le sol. Eux, qu'ils soient deux ou un seul, demeurent immobiles, cessent de pousser les feuilles. L'autre, qui traîne rarement la nuit, s'éloigne. Maintenant c'est là ! Entendent-ils un chuchotement, le froissement de tissu que font les gestes ? Pas sûr. Plutôt le nez qui renseigne, encore est-il nécessaire de fouiller une mémoire qui n'est même pas la leur.

Le gars Gus, Marcel et moi, la main sur le manche, une pioche, deux pelles, mais on n'enlève pas les paletots puisqu'on n'a pas encore travaillé. Monsieur et le garde sont à examiner le pied dans l'entrée, murmurer très peu de mots à propos d'une largeur de paume qui reste sur la terre meuble. J'en ai vu qui sont vrais malins : dès qu'ils entrent ils marchent couchés, pas de traces en bas, c'est seulement sur un côté qu'on trouve la griffure des ongles. Des fois c'est le poil qu'on examine gravement. « Tiens, ya des pai ». Entre les gros doigts quelque chose à peine visible. L'un après

l'autre, leur tête bientôt dans le trou, ils essaient de voir au fond de quel côté ça tourne. Le garde, Alphonse, montre par où le logement doit s'étendre sous terre. Il s'y connaît mais, comme il dit : jamais pareils ! Voilà les trois de renfort qui arrivent, Constant Bardoul et le gars Mile de la Derrouée avec des fusils et puis Fernand avec ses pinces, une tarière, une barre à mine, « pinces pour saisir l'ennemi » qu'il avait annoncé. Monsieur fait signe de se dépêcher. On ne parle pas devant les entrées.

Ils sont établis sur la pente, adossés à la profondeur d'un champ. Les ronces couvertes par noisetiers, bourdaines, chèvrefeuilles, et ceux-là, loin au-dessus, par des chênes. Les entrées sont en haut de la pente. En bas du taillis, une prairie fraîche suit un ruisseau. Ils apprécient l'eau proche. Marchent dans le lit, froissent la menthe, mais ne voient l'eau qu'en tresse lumineuse et noire, bruyante, quand les éclats nocturnes entre les herbes atteignent cette fente. Pour explorer les champs, ils ont leurs sentiers, ou le creux des ornières. Mangent, rôdent. Les heures qu'eux seuls entendent, pourtant c'est loin, sonnent au bout du clocher invisible, qu'ils ignorent. Avant que le soleil ne force les branches, ils sont de retour, chacun par une entrée personnelle. À l'instant où le premier rai du jour atteint la rosée sur les plantes, ils dorment dans leur douce chambre.

La pioche, pic d'un côté, hache de l'autre pour les racines, les pelles sont nos pelles à bêcher, il vaut mieux y être habitué. Avant les armes, les outils, rangés au sol, faciles à prendre : l'autre pioche, une pelle ronde à enlever la terre, une tarière pour percer des trous malgré les racines, une sonde, tige de fer creuse, aiguë au bout, la barre pour le cas où des pierres empêcheraient de creuser, deux pinces métalliques, mâchoires armées de crochets, une caisse de pharmacie avec la croix encore rouge dessus, pile électrique, ficelle de chanvre... Tout est fin prêt. Le propriétaire, bon, devant lui on dit Monsieur, amène un chien en se baissant, le tenant serré. C'est le chien qui a du nez. Les autres tirent sur leur corde tant et plus. Il l'amène devant l'entrée qui fut reconnue principale par le garde à cause des pas, des feuilles dérangées. Le chien coule dans le creux. Nous, chacun une sortie, on cale aussitôt les grosses pierres par piquets enfoncés avec la tête de hache, et un fagot là-dessus ! L'attaque est lancée.

Un étranger vient d'entrer, se frotte aux parois des couloirs ! Ils entendent son nez qui aspire, cherche leur odeur. Dans un couloir, dans l'autre, recule piétine le sol poudre de terre. Il fonce, halète, la mauvaise odeur de sa sueur, de sa bave, déjà leur parvient. Quand il perçoit, lui, leur odeur vive, celle qu'ils aiment entre eux, qui les trahit, voilà, il crie ! Un bruit affreux, qui ne peut sortir de l'enfilade des galeries coupée de salles. Des grognements de satisfaction quand ils arrachent la cire et le couvain d'un nid de guêpes et mangent à mesure, ils savent ce que c'est. Même, ils ont entendu dans les champs, la nuit, les jappements étouffés de chasseurs, un ou deux, qui galopaient entre les rangs du blé ou du maïs. Pas le moment de s'en souvenir, bien sûr, mais c'est tout de même par rapport à ce que leurs oreilles ont connu que des cris tellement outrés sont insupportables et cela ne s'arrête plus, l'intrus progresse avec violence vers le plus secret de leur domaine. La peur est maintenant dans le refuge.

Les tireurs ont le fusil en main, ils surveillent alentour des portes. Pourtant, si une sortie ancienne, invisible, était subitement débouchée, tirer au milieu de nous ne serait pas sans danger. Depuis que le chien aboie, le garde – « i'sont là ! » – s'est relevé, il se tient devant le terrain nettoyé, penche et tourne la tête à droite, à gauche, encore. Le propriétaire, même si son chien qui est entré ne l'entend plus, lui parle, pas bien haut, étant resté à genoux, à quatre pattes on dirait, les deux mains sur la terre « allez allez trouve trouve ! » L'autre, au fond, il abeuye tout ce qu'il peut mais ne donne pas plus de renseignement. « Va savè combin i'sont là-d'dans » dit le Fernand. Quand il estime que son chien en a assez raconté, le propriétaire sort de sa poche une petite trompe en cuivre et, toujours à genoux mais appuyé d'une seule main sur terre, il souffle dans la petite trompe juste à l'entrée qui est large avec des racines qui descendent du plafond, quatre ou cinq appels brefs et un long, qui tremble. Il recommence, que le chien l'entende là-bas, au moment où il reprend souffle.

Calme soudain, mais les oreilles bourdonnent encore et le cœur leur bat fort. Le silence, et puis l'air qui revient, avertissent que le furieux est sorti. Renonce-t-il, comme la fouine qui rarement se trompe et vite s'enfuit ? Peu probable. Non, les odeurs sont mauvaises, la troupe est toujours là. Les sorties de secours, la sortie que chacun préfère, qui lui est habituelle, sont murées, obscures, on les a enfermées chez eux. L'un d'eux, à cause de sa vigueur ou de ce qu'il a appris, ou une mère décidée à défendre ses enfants qu'elle repousse en arrière, peut-être s'avance jusqu'au premier tournant pour entendre sans se faire voir. L'humide porte les signes d'une présence répandue : pas et bruits assourdis, puanteur qui imprègne l'air. Celui-là recule vers le fond. Où ils attendent.

Le chien secoue la poussière de son poil rude et fait mine d'y retourner, le propriétaire le tient, lui remet un collier, l'entraîne vers le bas et comme le chien résiste il le prend d'une brassée, va l'attacher plus loin, celui-là c'est le fin nez, son ouvrage est achevé. Monsieur, enfin il y en a, quand on boit un coup et qu'il n'est pas là, qui disent « l'bourgeois », Monsieur détache un des autres chiens qui court en montant tandis qu'il le tient par la corde. Devant l'entrée, il lui retire le collier, pas qu'il aille s'accrocher à l'intérieur, et le chien se lance dedans comme un fou. Nous toujours pioche ou pelle à la main et les tireurs fusil armé, des fois que ça voudrait sortir. Le garde, lui, se tient sur la pente devant la grande entrée, les gueules bouchées à main droite et à gauche ou un peu au-dessus. « Allez, les gars, on y va » qu'il nous dit, ses deux bras écartés pour resserrer les hommes d'un côté comme de l'autre sur le terrain, mais c'est le chien qui est entré, pour nous, durant qu'on nous commande point de creuser, rien à faire.

Un ennemi s'est encore introduit, pas le même mais il crie aussi fort tandis qu'il fouille les odeurs, la leur et la piste de l'autre. Ils devinent qu'en peu de temps il arrivera jusqu'à eux. Alors qu'ils gardent parfaitement propres les galeries de terre fine sèche et qu'ils tapissent leur chambre d'une soigneuse litière en foin, mousse, feuilles mortes, fougères, l'attaquant piétine cette douceur, bave le long des couloirs, salit l'air de ses hurlements. Donc il faudra se battre. Dehors ils choisissent toujours l'évitement, la fuite. Chez eux ils doivent se défendre. Il y en a un qui

fonce au-devant du danger et celui qui ne voit rien, qui ne connaît pas les lieux mais, excité, suit son flair, suit la haine qu'il s'est inventée, va buter, dans le noir, sur une résistance qui obstrue le passage. Il gronde mais trouve au ras de sa langue et de ses dents, un autre grondement. Un coup de griffes s'abat tout près.

Quand le chien arrête d'aboyer, ils savent que l'habitant le fait reculer. Sont inquiets. Le garde – il entre à la maison, quelquefois, boire un café – racontait l'autre jour qu'il a vu des chiens ressortir en traînant leurs tripes après eux. Mais ça reprend, l'aboiement, on l'entend parce que le son un peu sort par la gueule devant quoi le propriétaire se tient encore accroupi, un peu traverse la couche de terre que le garde n'arrête pas de regarder, le bras et le doigt tendus il fait « là... là... », il suit l'avance difficile du chien d'attaque. Sont habitués bien sûr aux appartements sombres, des chiens exprès, mais aux dents, aux griffes qu'ils rencontrent, ils ne peuvent guère s'habituer, ne tiennent que par colère, c'est à qui le plus fâché. Il n'est pas en charge ici, Alphonse, il est garde en forêt, on le demande parce que, comme il dit « lui il a les chiens, moi j'ai l'expérience », pas le même âge non plus et surtout il aime ça. Qui donc lui a lancé « Tu devrais yî couleu, ta, dans l'creux ! », il en riait encore.

L'habitation est compliquée. Un ensemble de galeries taillées dans la terre qui ça et là contournent une roche, une grosse racine. Tout couloir qui mène à une salle peut continuer au-delà. Les galeries d'entrée vues de l'intérieur, s'éclairent doucement à mesure qu'ils approchent de l'ouverture. Chacun vient à son heure, vers la porte qu'il a fait sien, voir si se confirme l'impression reçue au fond : heureuse atmosphère nocturne pour courir d'un parfum de nourriture à l'autre, ou grosse pluie qui hache les feuilles, ruisselle sur la terre jetée devant l'entrée. En cas de pluie continue, ils peuvent rester jusqu'à dix ou quinze nuits sans sortir ni manger. Maintenant, malgré le jour levé les portes ont disparu, obturées. Dans ce dédale il leur faut essayer de perdre l'assaillant, empêcher qu'il atteigne la chambre. Ce qu'ils ignorent encore, c'est s'il peut renoncer ou s'il va s'entêter dans cette rage bruyante et incompréhensible.

Bien sûr il y a le pas dans la terre, on s'arrange pour qu'un peu de terre molle soit marquée, mais on ne les a pas vus à leur retour en fin de nuit, un guetteur pourrait être éventé. Ensuite il y a le chien envoyé en reconnaissance, celui qui est désigné à cause de son flair, quand il gueule, si on lui fait confiance, on sait que l'endroit est habité, mais toujours sans rien voir, ainsi ne peut-on estimer s'il y en a un ou plusieurs, ou une famille, d'ailleurs le chien non plus ne les a pas vus dans le noir, il ne tient ses idées que de l'odeur, à moins que ça ne sente autrement fort quand ils sont à plusieurs, mais le chien ne sait pas compter. Après, le propriétaire lance le chien d'attaque. Le voilà entré dans le château, faut qu'il se repère là-dedans. Il devine que si on l'envoie ce n'est pas sans raison mais il doit les trouver, et rien que par sentir. Nous, de l'extérieur, on devine : il est surpris par l'habitant qui vient au-devant de lui, cependant il aboie encore, c'est sur le bruit qu'il compte pour l'inquiéter. Bruit sans répit, pour accabler.

Celui qui a de l'âge et déjà un bourrelet osseux sur le crâne connaît le coup du piège, il ne sait pas comment c'est fait puisqu'il n'a jamais eu la patte prise dedans,

il sent juste un danger déposé à sa porte, c'est l'odeur de rouille. Il s'en va aux sorties secondaires, souvent y trouve la même odeur. Il patiente, reclus plusieurs jours, voir si la machine se retire. Quand le danger demeure, il choisit un moyen, soit sort à reculons lançant de la terre dessus, ce qui fait déclencher, le bruit prévient que la chose a jeté sa force mauvaise, il peut passer, soit creuse jusqu'à ouvrir une sortie nouvelle et s'évade pour chercher un autre logement. Étant chez lui, il a le temps de réfléchir. Au contraire, quand les cris approchent, augmentent, se répètent si rapidement, résonnent dans les galeries, puisque fuir, se glisser dans le maïs, parmi les tiges drues d'un champ de sarrasin, suivre un profond fossé, ne semble pas permis, il se tourne vers l'envahisseur et quand il le sent proche lance dans le noir un coup vif de sa main fouisseuse, essaie d'atteindre les yeux qui vaguement luisent.

Nous, on est là dans le jour humide, accrochés à la pente, les murmures sont le plus bas possible, les terrassiers n'ont pas encore creusé, les tireurs n'ont pas eu à tirer, on regarde la terre débarrassée des ronces, mais c'est en dedans que ça se passe. Des fois le chien abeuye en clair, d'autres fois le son est étouffé. À pattes torses ce chien-là, basset d'Artois dit le propriétaire. Le premier qui a visité est griffon vendéen, à poil long et dur, mais basset tout de même. Ceux qui attendent sont allemands, regardent vers le haut. Le propriétaire, lui, guette au trou, pour cas où son chien s'en reviendrait. Le garde a pris la sonde, il marche avec précaution et l'enfonce dans le sol en faisant jouer de droite et de gauche, il la sort pour vider la terre et l'enfile à nouveau dans le trou, le plus loin possible, vite il l'écoute au bout, la main contre l'oreille en cornet sur la tige de fer, il fait signe que ça va par là, par là, il sonde un peu à côté, fait signe que ça s'enfonce.

Au début, quand l'étranger est entré, qu'il cherchait, ils n'ont guère hésité : se cacher dans le fond et retenir leur respiration, mais l'explorateur ne s'y est pas trompé, ses narines savent distinguer une odeur de corps chauds qui palpitent d'avec les vieilles senteurs d'habitation. Aussi ont-ils entendu d'autres saccadés hurlements surgir, progresser vite, comme une volonté de voler leur refuge, de les en faire partir. Peu importe qu'eux-mêmes l'aient adopté à la suite d'une autre famille, ou même l'aient trouvé vide après le départ d'une espèce négligente, ils l'ont agrandi, toujours creusant la nuit. Là ils se retrouvent pour dormir en se tenant chaud, là ils jeûnent ensemble quand la tempête souffle au ras des portes et qu'ils retournent se coucher. Pourquoi iraient-ils vivre ailleurs ? Dans l'instant c'est le bruit qui les met en colère. Juste sur l'haleine de la gueule aboyante, des griffes fouettent l'obscurité puis, du plafond vivement gratté, elles font choir une masse de terre qui bouche la galerie.

Puisqu'on ne creuse pas, Fernand fait circuler le godet de sa thermos, et après la petite bouteille de goutte, mais on est obligé de lever sinon il verse trop en manière de plaisanterie. Le garde fait celui que ça énerve de nous voir, au lieu d'être l'arme au pied, boire un coup en riant et puis, quand le Fernand arrive à lui, il boit le café comme tout le monde, et sa petite rincette aussi. On entend le chien abeuyer au fond, par moments il s'arrête : ça se contre-terre, selon le garde. Faut que le chien gratte et si derrière il jette trop de terre, il n'a plus d'air. Le garde cherche où planter la sonde. Donnez-moi mon téléphone, comme il dit toujours.

Monsieur me tend le lien, Joseph, s'il vous plaît, je retiens le chien qui est pressé de se couler dedans. Il voudrait faire revenir l'Artois, Alphonse n'est pas de cet avis-là, « laissez-le donc, il sortira quand il n'en voudra plus ! » mais après avoir écouté la voix sous terre, le garde convient que ça ralentit, « il est peut-être fatigué... » La petite trompette en cuivre appelle à l'orée du terrier. Au bout d'un temps l'Artois arrive, avant même qu'il secoue la terre je l'attrape par la peau du cou, vite vite Monsieur lance l'allemand à l'attaque, le gris à poils longs. Après, l'Artois sous son bras, il lui lave la goule à l'eau vinaigrée avec un chiffon tiré de la caisse. Ah dame, ils sont soignés !

Des dents pour mordre, oui, tous les faibles dont ils broient les os en savent quelque chose, des griffes longues et dures pour creuser, arracher, mais ils ne peuvent, eux, se défendre qu'avec leur propre corps. Les assaillants ont des auxiliaires, de la ferraille, cela se sent, et ne risquent guère, sinon fatigue, morsure, griffure profonde pour le pire. À l'intérieur ils ont compris, sans voir les hommes armés sur la pente du taillis, rien que par l'ouïe et mieux encore par l'odorat ou plus précisément par intuition peut-être venue d'une crainte qui se perd dans la nuit de leur sang, que les autres ont envie de les tuer. Simplement ils ne savent pas pourquoi, les manger sans doute, non, ils ignorent qu'il s'agit d'éliminer ceux qui vivent sous terre. Ils peuvent rêver qu'ils courent dans les champs ou visitent l'entour des fermes à odeur de nourriture, mais pas imaginer que les attraper, les tuer, soit pour les autres qui sont là, dehors, un jeu ardu et grave. Leur seule tactique est de boucher les galeries, de faire écrouler la terre au passage du hargneux qui les assomme de cris, de lui emplir la gueule de terre.

Ce que je ne comprends pas, c'est comment le deuxième chien d'attaque retrouve l'endroit que l'autre a quitté, il doit se fier dans le noir à l'odeur de celui qui a transpiré et déjà il aboie, c'est là mais l'épaisseur de terre, un mètre cinquante peut-être, donne l'impression que c'est loin. « Constant, toi qui as bonne oreille... » dit le garde. Constant met le cran à son fusil avant de le poser à plat, il plie les genoux, s'appuie sur une main et – la casquette tombe – place une oreille tout contre terre en ayant dérangé les feuilles mortes. En terrain normal il serait allongé couché, mais vu que le terrain est en pente et qu'il a les pattes en bas, ce n'est pas pareil. Il fait signe plus de bruit et raconte « ça galope là-dedans ». Il montre une direction « ya un couloir par là ». Nous, on regarde Constant, et on regarde la terre comme si on allait voir au travers, mais on ne voit rien. « Ca va, ça vient... Ils sont peut-être plusieurs, j'entends remuer de ce côté-là ». Constant voit par l'oreille, et nous, les six debout, comme recueillis, trois appuyés à leur outil, on essaie de voir ce que l'écouteur raconte. « Ca gratte ! Pour que ça sonne si fort c'est l'autre qui abat de la terre ! » Le chien, lui, travaille dans la terre molle, il ne fait pas de bruit, mais s'il y en a beaucoup il ne sait même plus où est la galerie. On est moins avancé que je ne croyais, dit le garde.

Le jour n'est pas leur élément, ils ne connaissent la campagne qu'emmêlée à la nuit. Et ils savent que dehors c'est le jour, passé leur retour crépusculaire. Cela les empêche de sortir par une cheminée. Ils n'ont pas ce mot dans leurs échanges, ni celui-là ni le reste de nos mots, pourquoi parleraient-ils notre langue ? Ils se

comprennent quand même. L'idée, c'est d'aller le plus loin possible dans l'habitation et de creuser encore après la salle du fond, puis, tout au bout, de monter verticalement. Façon qui permet à d'aucuns, sortant la tête avec prudence, de s'enfuir en profitant de l'obscurité tandis que les assaillants s'affairaient à piocher en dessous, les regards engoncés dans la terre. Une telle décision, qu'ils ne prennent pas toujours, prouve-t-elle leur aptitude à réfléchir ou seulement que certains d'entre eux sont plus rusés que d'autres ? Résister, gagner du temps, retarder la mort, innommée elle aussi mais dont l'intuition envahit leur crâne osseux, cela pourrait mener jusqu'à la nuit, et toujours il y a cet espoir que l'ennemi abandonne.

Le propriétaire, ce qui l'intéresse, c'est de guetter à l'entrée si son chien revient, pendant qu'il est là le garde prononce comme un instituteur qui dicte : « L'écoute aux gueules du terrier est une source d'erreur, répétait toujours le marquis quand je tenais en forêt de Pouancé. » En marchant le moins possible, il s'assure d'un coup d'œil que les issues restent bouchées. Il nous a dit qu'une fois il avait visité un repaire « historique » avec vingt sorties, ils en ont pris là je ne sais plus combien. Enfin... pris, ce serait plutôt tué. Dès que ça s'immobilise, le Constant dit : ah ! Mais non, ils repartent, c'est chacun son tour d'avancer, quand l'habitant a le dessus le chien recule, perd le terrain gagné. Ils se coursent dans plusieurs galeries et certaines font jusqu'à dix mètres, quelquefois même sur deux étages, mais de bonne heure ça s'en va dans la plus profonde. Ce qui est dangereux pour le chien c'est quand le logement traverse un banc rocheux en profitant d'une faille, souvent étroite, s'il y a une pierre qui bouge... Tout ce qu'il espère, Alphonse, c'est qu'ils soient plusieurs à l'intérieur parce que, on l'a constaté, une fois énervés, ils se gênent.

Étant dehors, ils tuent, c'est vrai, pillent, mangent toutes sortes de choses. Les chasseurs plaident qu'ils font tort au gibier, les fermiers qu'ils volent des volailles. Eux, bien sûr, n'ont pas ce sentiment. Ils cherchent, ils mangent, après ils dorment. Au logis ils sont doux et propres, n'apportent aucune nourriture dedans, changent leur litière personnelle deux fois l'an, à reculons la traînent jusqu'à l'extérieur avant d'en introduire une fraîche. Aussi sont-ils surpris, malgré leur méfiance naturelle, de se trouver assiégés. Et c'est une notion qu'ils comprennent, l'état de siège, même sans avoir vécu déjà une aussi tragique circonstance. Deux espèces là, autour, elles n'ont pas même odeur. Une qui ne cesse plus de crier, l'autre qui se tait, mais bouge, se cache sous son silence, et n'est pas la moins inquiétante. À plusieurs est-ce qu'ils se relaient devant le chien, ou défendent des couloirs différents ? Le chien reconnaît-il que son adversaire n'est pas le même ? L'affrontement a lieu dans le noir, terre dans les yeux, dans les narines et, pour chacun, la puanteur détestée de l'autre.

C'est le moment pour casser la croûte, les terrassiers, après vous aurez du travail, Monsieur met le panier entre nous en ouvrant le torchon. Chacun sort son couteau de la poche, prend le pain pour couper une tranche et le passe. Deux pots de grès, du pâté, des rilles, un morceau sur le pain tenu avec le pouce aux dépens d'une bouchée découpée qu'on pose dessus. Fernand appelle en étouffant sa voix : « Constant, tu manges de couché ? » le Constant se relève. Les tireurs ont mis leur

fusil en bandoulière. Le garde ne veut pas manger : faut bien qu'il y en ait un qui surveille. Le gars Mile sort une beurrée de son paletot avec du saucisson à l'oignon. Le garde se retourne sur l'odeur : « même dedans i saura c'que tu manges ! » Et Fernand : « tu vas vé qu'i va sorti pour e'nava ! » Non, il ne sort pas et le propriétaire après nous avoir versé du vin rouge retourne à côté d'Alphonse pour écouter. Vigoureux sur le manche transversal, le garde a fait un trou avec la tarière pour approcher l'oreille des événements. Chacun son tour ils se mettent à quatre pattes, la tête en haut tout de même à cause de la pente, et ils tendent une oreille. Je le vois bien, tandis qu'on mange, ils s'imaginent comment c'est dessous. Couloirs mal éclairés, étroits, sol mou, plafond en voûte presque lisse à force de passages, et tandis qu'ils avancent le jour qui diminue. Une salle où pendent les racines s'amenuise soudain, un peu d'air vient encore du dehors, ils écoutent, voudraient retrouver le chien...

Pas besoin de les croire plus intelligents que d'autres ni de leur prêter des sentiments affinés pour être persuadé qu'ils comprennent le désastre. Ils reculent, le chien gagne des longueurs de galeries cependant pied à pied défendues. Des heures, maintenant, lesquelles ils ne savent estimer qu'en inquiétude grandissante, des heures qu'ils ont commencé cette lutte à quoi on les oblige et l'inquiétude se fait brûlure. Frileux, ils vont jusqu'à quitter quelques jours leur logement et chercher abri dans un autre si le vent froid se faufile par des entrées ouvertes au nord. Il arrive qu'ils entourent, dans les champs, un feu éteint d'herbes et de ronces, jouent avec la cendre tiède, agréable à leurs paumes, puis à force de fouiller touchent un tison rouge et emportent, malgré bond en arrière, une douleur dont la course ne débarasse pas. Ils ramènent au logis cette blessure reçue sans le moindre bruit, impossible à comprendre. L'attaque subie à domicile, par vociférations harassantes et présence qui s'impose, qui les repousse, est comme une brûlure. Certainement.

Le propriétaire et le garde ferment les yeux pour écouter mieux, ils s'imaginent suivre les couloirs enfoncés sous le champ qui est au-dessus du taillis. Couloirs en pente, d'autres montent un peu, il y a de brusques tournants, dans le noir ils se guident, en touchant la terre, sur les abois lointains, sur un bruit révélant qu'on gratte. Ils oublient l'équipe, là, derrière, où chacun sa tartine finie, a refermé son couteau. Ils ne comptent point la durée qui vient de s'égrener, ils ignorent s'il pleut dehors puisque, à l'intérieur, la température reste douce et la terre poudreuse. Le couloir s'étrangle parfois, dans l'obscurité un coup de longue griffe peut vous éborgner, vous ouvrir la panse, ce que Monsieur craint toujours pour ses chiens. La tâche est d'arriver jusqu'à l'accul, c'est le nom de la dernière salle, plus spacieuse. Le garde manœuvre la tarière, quand la vis mord une racine trop grosse il essaie à côté. Monsieur juge comme lui que le moment est venu de faire entrer le chien de combat. Poil ras noir et feu, allemand d'origine celui-là aussi. Depuis le temps qu'il patiente et piétine et s'échauffe sur place, à peine l'autre sorti, le voilà coulé dedans, il doit reprendre la position avant que l'habitant ait pu s'organiser, faire tomber de la terre, ou creuser ailleurs. Ce qu'il aime, lui, c'est le combat rapproché. Ces chiens-là sont dressés, et confirmés. Sans être rude avec eux, d'abord dans une cour puis dans un repaire simple, on les met sur des jeunes qui ont été faits prisonniers, dont on a déboîté la mâchoire...

Est-ce qu'à l'intérieur ils se sont aperçus du changement de chien ? Assourdis par les cris, ils n'ont pas dû entendre l'étrange trompette grêle, on se demande même comment au milieu d'une colère si vive, si tenace, le chien l'a entendue, lui. Il faut vraiment qu'il soit discipliné pour sortir, ou alors il faisait semblant, il connaît son travail. Ceux qu'il harcèle sous terre, il les flaire, les devine, ne les rencontre toujours pas. Il peut en approcher jusqu'à essayer de mordre mais sans voir. Si c'est une famille, la mère doit contenir la peur de ses enfants et faire front et encore trouver une stratégie de repli. Ce peut être plusieurs adultes, s'ils se concentraient l'un occuperait le chien pendant que les autres iraient ouvrir une galerie de secours, mais il est improbable qu'ils aient telle organisation. Quand l'habitant est seul, il doit – cette armée contre lui ! – se sentir abandonné. Comme un petit qui va naître il entend le bruit dehors et ne le comprend pas.

D'aucuns qui ne veulent point entretenir une troupe de chiens, ni nourrir des terrassiers, agissent par enfumage. Une carte soufrée au bout d'une baguette fendue qu'on plante à l'intérieur de l'ouverture dans les gueules du bas, on allume et on bouche, le tirage se fait grâce aux gueules du haut. Vite les tireurs derrière les pieds autour, juste le canon dépasse et l'œil, au ras de l'écorce. Il ne faut pas se presser de tirer sur le premier qui sort, des fois qu'ils seraient plusieurs. « On l'z'a fusillés ! » racontait le gars Mile de la Derrouée qui a participé l'année dernière chez son beau-frère. Ça se peut aussi que rien ne sorte, s'ils ont eu l'idée de contre-terrer, de se retrancher des vapeurs. Pour que les chiens ne soient pas déçus, leur maître doit les accueillir à la sortie du creux, c'est la caresse, l'estime, qui récompensent. Ils ont des noms, Ruf, Rok, allemands à ce qu'il paraît, ils sont inscrits ces chiens-là. Le chien de combat, sa mission est de fixer l'adversaire, si possible dans l'accul, le temps que nous on arrive. Le faut hardi et costaud si l'autre s'arache sur lui, mais trop dur de caractère il aurait grand risque d'être blessé. Le garde a l'impression que ça ne bouge plus. Constant, tu vas me dire. Le Constant met son oreille au sol et le garde avec une pelle tape trois coups, à plat, au-dessus de l'endroit qu'il croit être bon. L'écouteur dit que le chien abeuye en continu, les coups qui ont résonné dans la terre ne l'ont pas fait changer d'avis. « I'l'tient ! Allez, les gars, on y va ! Jusque là ! » À nous de creuser la tranchée.

C'est le moment où d'ordinaire ils se reposent, un long sommeil enfoui leur est utile chaque jour. Comment résister à la violence de l'événement sans avoir dormi en rond, chacun le nez dans sa litière dont le parfum déjà fait se fermer les yeux. Ils devraient plutôt, vers le fond, creuser à toute vitesse, chassant la terre avec les pattes arrière, mais l'ennemi en profiterait pour avancer, occuperait le seul endroit de l'espace qui soit un peu à eux, où ils retrouvent leur propre odeur. Ils ont reculé – collectivement ou bien un individu unique et triste – peut-être avaient-ils l'espoir, assez vague mais plus inventif qu'une simple fuite, que l'autre craindrait à la longue de s'enfoncer dans les ténèbres. Alors celui qui tient tête se décide à bloquer le passage en profitant de quelque étroiture ou tournant, d'un accident du couloir qui permet de s'embusquer derrière et, dans le noir, de frapper au hasard sans trop s'exposer. Il voudrait tenir encore.

Un qui attaque avec la pioche et nous derrière avec les pelles pour relever la terre de chaque côté. Éventrer le tertre, creuser jusqu'à l'endroit où ça s'est arrêté. D'abord les oignons de petites jacinthes, puis les racines du mort-bois comme disent les gars de forêt, bourdaine, viorne, noisetiers, plus à craindre sont les racines de chêne et de châtaignier dès qu'on sera en profondeur. C'est selon la qualité de terre, bien sûr, mais on compte que les aboiements seraient perceptibles en dessous d'un mètre soixante de terre – le garde connaît toujours les chiffres – comme ils ne nous arrivent plus, n'y a que l'oreille de Constant à toucher terre qui entend, Alphonse nous annonce deux mètres de profondeur. Il montre encore la direction : « Droit dessus, dépêchez-vous, les gars, v'zêtes attendus ! » Quand il nous demande pour terrasser le garde rappelle encore qu'il ne veut voir personne en bottes, que des brodequins – lui, il a des chaussures à clous et des guêtres cirées – un coup de pic est trop vite arrivé, « nous faut des hommes valides, un seul estropié fait rater la manœuvre ! »

La durée même du combat, le siège dehors, autour, les chocs maintenant qui font trembler le sol pour dévaster leur refuge, tout confirme que l'ennemi s'en prend à leur existence, quoiqu'ils ne sachent ni d'où il sort, de quelles tanières, ni pourquoi il veut tuer. L'intensité des cris n'a guère permis d'entendre, sans doute, un nouveau changement de voix. Ils n'apprennent point comment ils sont trompés par la tactique du relais, un chien frais qui fait irruption devant leur fatigue. Ce dernier chien, plus mauvais encore, cherche à mordre dans les courts instants où il cesse d'informer les autres, là-haut, qu'il se tient ferme près de l'individu traqué, dont la présence lui est décrite par l'odeur, mais sans contours, au bout d'une galerie, à l'étage du bas. Plus grand, deux fois plus lourd que l'aboyeur, l'habitant ne redoute pas le corps à corps. Les étreint au contraire ce bruit qu'on ne leur cache plus, des coups rapides qui cognent la terre et les racines. Ils sont gagnés par une idée, confuse encore : bouleversement, ou destruction.

Le garde se place à peu près au-dessus du chien, plusieurs fois il enfonce la sonde et, tuyau main en cornet oreille, il écoute. Les yeux fermés, il marche dans les couloirs, terre meuble douce aux pieds, voûte voilée de fines racines, odeur fraîche de la terre, tournant brusque, plongée dans le noir et le couloir reprend dessous, en sens inverse. Il arrive à un carrefour d'où partent d'autres galeries, qu'il distingue malgré l'obscur puisque c'est sa pensée qui essaie de rejoindre le chien. Un long couloir encore, terre nue où ne dépassent presque plus les racines, puis un coude creusé au coin d'un bloc de roche, pierre de grain avec quoi sont bâties les fermes : le chien arrêté là, l'autre tient une position, ce qui laisse deviner que l'habitant s'est fait réduire presque jusqu'à cette chambre où l'appartement se termine. Ayant appuyé son fusil sans les cartouches debout contre un pied de chêne, Constant ausculte la terre : « ça s'pille là-d'dans ! »

Griffes contre dents. C'est au sous-sol, juste au coin du boyau rétréci. Lequel touche le corps de l'autre ? Roulement de colère dans les gorges, pattes arrière qui cherchent un appui sur la terre molle, s'enfoncent. Sans doute le chien l'a-t-il mordu puisque l'assiégé souhaite un meilleur poste de résistance et, sans bruit, à reculons, se retire par une galerie transversale. Le chien de combat perçoit un

affaiblissement de l'odeur, comprend qu'il aboie dans le vide et doit passer le tournant, s'engager plus encore dans le dédale terreux, obscur. L'habitant, là où il s'est rencogné, n'attend point que l'ennemi le lâche, il profite juste d'un maigre instant puisque s'atténuent les hurlements, il se calme un petit peu. Ce qui était la vie, dormir sortir manger accompagner les autres s'accoupler ou nourrir les petits, n'existe déjà plus. L'unique préoccupation qui demeure est d'inventer une défense dans cet espace connu et limité. À l'intérieur, l'aboyeur obstiné, accroché comme une tique. Dehors, l'autre espèce, plusieurs, qui à coups de griffes rapides, d'une force étonnante, entament le terrain pour atteindre, sûrement, son corps à lui, chaud et qui tremble.

« I'sont partis ! » Constant s'est relevé, le garde vite ramasse la sonde, plus efficace pour écouter que le trou large d'une tarière (d'après Monsieur la terre transmettrait mieux que l'air). Il essaie à plusieurs endroits « Là, là, Constant, qu'est-ce que t'en dis ? » Oui, ça s'est à nouveau immobilisé, peut-être enfin l'accul. Faut creuser dans cette direction. Je prends le pic à la place de Marcel. Derrière, les pelles enlèvent la terre de la nouvelle tranchée. « Gus, la hache ! » Il y a une racine à couper, forcément, et on va en rencontrer d'autres, un mètre vingt de large, la tranchée, pour travailler sans gêne dit le garde, pioche et pelles, dès que la terre tombe elle est déblayée, le Mile qui ne cause pas beaucoup : « les gars, v'zauriez été bons à la guerre d'quatorze ! » Pour bien faire, la tranchée devrait arriver en travers de la galerie où ils sont arrêtés, juste au nez du chien. Quand c'est une mère avec des petits déjà venus, elle peut envoyer un des quatre ou cinq au devant du chien et, derrière lui, faire s'écrouler la terre pour essayer de sauver les autres. Un à un, même, elle peut recommencer. Le chien tue le jeune, après il doit le sortir, ça le démobilise. Le propriétaire nous a dit que d'aucuns, qui ne s'intéressent pas aux finesses du combat souterrain, introduisent tout d'un coup un chien porteur d'une lampe électrique, cette forte lumière dans le château toujours noir crée une panique, les habitants déboulent dehors, il n'y a plus qu'à tirer.

Ont-ils assez de pensée, en ce moment, pour regretter d'avoir trop accordé de confiance à leur ombre et à ses ramifications ? Celui qui s'embusque pour fermer le passage se demande peut-être si les autres ont eu le temps de s'échapper. Pour lui il est trop tard, il est trop fatigué, et l'ennemi est en nombre. Malgré les aboiements qu'une résonance rend continus, il mesure avec précision le bruit du fer qui frappe le taillis, il écoute la démolition entreprise par cette griffe énorme qui arrache des racines et progresse vers lui à pas lourds, réguliers. Même, entre les chocs, il entend les couinements de l'autre espèce. Peut-être aussi qu'il est seul, et le sait, alors tout le reste, ceux qu'il rencontrait ou accompagnait, les champs chemins ruisseaux de la région, les nourritures à découvrir, la vie des nuits ordinaires, tout lui paraît loin dans le temps et dans l'espace très loin du lieu où il est assiégé. Quand l'aboyeur excessif entreprend de le mordre, il se met sur le dos, c'est une vieille leçon jadis apprise en jouant, ainsi libère ses griffes qui n'ont plus à le porter, et sa mâchoire se place sous la gorge de l'agresseur. Il se bat. S'il peut ouvrir la peau du chien baveux et forcené, il le fera. Il va tenir encore. Mais fatigué. Il ignore ce qui l'attend, sa peur lui dit que cela approche.

Puisque le terrain monte et que nous on creuse en descendant pour joindre l'endroit que le chien marque de sa voix, notre tranchée rentre bientôt sous terre. Changer de bonhomme et d'outil avant d'être lassés nous permet de travailler plus vite, il y en a toujours trois, penchés sur les manches, qui se pressent, qui soufflent fort. Pendant que les autres, debout à côté, se reposent par des commentaires, des suppositions. Le garde et le propriétaire sont à l'écoute, pour finir faudrait pas piocher sur le chien, c'est ça que Monsieur craint, depuis le bord il surveille l'avant de la tranchée. Quand c'est une famille, le père se fait prendre d'abord, toujours leur idée que peut-être une victime suffira. Dès que le terrassement coupe une galerie, on en bouche le trou avec une grosse pierre. Si on a la chance de tomber juste sur l'accul où tout le monde est rassemblé, il y a quelques minutes de silence, le chien sait qu'on est là, et puis on voit une tête sortir de la terre. Certains, à ce qu'on m'a dit, lui tirent alors un coup de revolver, presque à bout portant, oui, ils appellent ça « le servir au revolver ! » Nous, on les prendra rien qu'avec les pinces. Chacun son tour, parce qu'ils ne sont jamais pressés de se montrer. On maintient d'abord la tête du vaincu contre le sol avec une fourche à deux doigts qui passe sur le collet après les oreilles, ensuite on le lève par un crochet de fer entré sous la mâchoire du bas pour sortir sous la langue. Pas étonnant qu'il crie de façon épouvantable, le captif, quand on l'arrache à son logement, ça excite les chiens, moi je n'y tiens pas trop. Pareil quand on lui met les pinces au cou, elles ont des crocs qui rentrent dans la chair, et les branches des chaînes de sûreté. Il y en a qui passent de force un morceau de bois entre ses mâchoires et les referment dessus, serrées par de la ficelle, alors on l'enfourne entier dans un sac pour que les chiens s'amuse de lui et le déchirent dans une cour fermée, mais Monsieur ne veut pas, le garde nous a prévenus : « On l'z'assomme et c'est tout. » La photo ne sera pas pour ce soir. Le jour tellement bas, la brune est arrivée de bonne heure. Et voilà que Solange de la Derrouée, ne voyant pas revenir, nous a apporté des falots : c'est presque la nuit qui est tombée d'un coup ! Trois falots sont à terre, le quatrième pendu à une branche, et ça creuse toujours, la terre est toute noire, les hommes ne sont plus que des masses sombres avec un peu de visage ou des dos courbés tandis que la lumière des falots clignote sur la pente du taillis. « On va t'i s'ment l'vé ? » C'est Fernand bien sûr, oui, va t'on seulement voir la première tête qui paraîtra, lente, craintive, hors de la terre remuée. Sale journée pour eux ! Quand je passe devant des creux habités – je vois bien les traces mais je n'irai pas le dire – je m'accroupis, j'écoute, il me semble, des fois, que j'entends respirer.